Haro sur les féministes!

Lise Noël

Volume 26, numéro 5 (155), octobre 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30840ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Noël, L. (1984). Haro sur les féministes! *Liberté*, 26(5), 76–82.

LISE NOËL

HARO SUR LES FÉMINISTES!

Impossible en cette décennie 1980 d'ouvrir un journal ou une revue, et même de regarder le petit écran, sans voir une condamnation des féministes «radicales»! De plus en plus rarement aussi entend-on des femmes oser se reconnaître féministes sans prendre en même temps la précaution de se dire «modérées».

Quand, ô progrès, un homme et chroniqueur politique comme Pierre Gravel rencontre à l'occasion de la Fête des mères une femme de la banlieue pour une interview à *La Presse*, les deux interlocuteurs adoptent d'emblée le ton du jour: tandis que lui s'emploie à vitupérer le féminisme «déchaîné», elle s'empresse (Gravel dixit) de se distinguer de ses tenantes «agressives» pour se définir elle-même, parce que mère(?), comme «modérée».

Troublant glissement sémantique, le féminisme agressif devient «l'agressivité féministe» chez René Homier-Roy, qui se réjouit dans *Ticket* de n'en avoir pas trouvé trace dans *L'Amie* de Von Trotta; et la *Revue du cinéma Outremont* reproduit cet extrait particulier de sa critique du film.

La conviction s'exprime aussi chez plusieurs hommes d'avoir été «inhibés» pendant quinze ans par le féminisme. Se décidant enfin à rompre le silence, Georges-Hébert Germain décrit pour *L'Actualité* d'avril le «syndrome du bourdon», soit celui de ce

mâle inutile auquel aspireraient certaines femmes et dont quelques féministes masculins représenteraient le type «déchaîné». Et si Marcel Adam choisit aussi de sortir de son mutisme, c'est pour dénoncer dans une chronique éditoriale intitulée «L'influence inhibante du féminisme sur les hommes» le discours «radical, véhément et extrémiste» de femmes «hier enragées» comme Germaine Greer et... Betty Friedan (*La Presse*, 28 avril 1984).

Tenant ce radicalisme pour responsable d'une recrudescence (?) de l'homosexualité masculine, le Dr André Lanthier avait déjà cru le diagnostiquer dans le féminisme du Conseil du statut de la femme! A un participant d'un «Droit de parole» masculin sur le sujet qui, étonné, affirmait n'avoir jamais rencontré lui-même parmi les pourtant nombreuses militantes qu'il coudoyait, les féministes extrémistes dont d'aucuns se plaisaient à brosser le vague portrait, un interlocuteur répondait (autre glissement significatif) qu'on trouve la preuve de leur existence dans le «fait» que beaucoup d'hommes les «perçoivent» ainsi.

Curieux que ces messieurs n'aient pas perçu d'autres *faits* qui sollicitaient pourtant leur attention à la même époque dans l'actualité. Le fait par exemple que trois enfants québécois sur quatre qui sont victimes d'abus sexuels sont des filles; le fait que les femmes ne touchent toujours après quinze ans que la moitié du revenu moyen versé à leurs confrères, les jeunes détentrices d'un diplôme supérieur gagnant à peine le salaire de leurs correspondants masculins avec neuf ans de scolarité; ou le fait que 60% des femmes âgées vivent sous le seuil de la pauvreté; le fait encore que les Canadiennes reçoivent 30% des revenus pour 55% des heures travaillées; le fait enfin que les hommes prédominent dans les postes de direction d'organisations même de gauche, entre autres à la C.E.Q. où ils ne comptent pourtant que pour 30% des membres.

Malgré ces déséquilibres persistants, une opinion tend de plus en plus à s'accréditer selon laquelle l'égalité des sexes serait déjà quasi réalisée, que les

acquis seraient désormais irréversibles et par conséquent qu'un féminisme demeuré revendicatif et insatisfait des «concessions» obtenues ne saurait être que déraisonnable. Utilisant (on pense aux fédéralistes inconditionnels avec les nationalistes) pour preuve du caractère dépassé de leur lutte les progrès mêmes que la détermination des militantes avait permis d'accomplir, les néo-conservateurs choisissent d'imputer le changement à une mystérieuse «évolution de la mentalité» qui se serait produite dans une sorte de génération spontanée. Se réclamant des vertus du juste milieu, ils peuvent ensuite encourager les esprits à un véritable retour en arrière.

Retour à la tradition biblique d'une femme au foyer soumise à son mari, comme le prêchent des intégristes et des fondamentalistes cependant prêts à permettre le travail à l'extérieur des plus «brillantes» (*sic*) d'entre elles. Retour à la tradition ecclésiastique sous la houlette d'un Jean-Paul II désireux d'imiter le Christ et ses apôtres en exigeant de ses prêtres qu'ils soient de sexe masculin mais pas nécessairement de classe pauvre ou d'ethnie juive.

La réaction se fait même contrainte, voire violence physique. Le même Ronald Reagan qui suppute les chances d'une victoire nucléaire «limitée» à cent millions de morts ne s'apprête-t-il pas à nommer à la Cour Suprême des juges opposés à l'interruption de grossesse? C'est encore au nom de la vie que des adversaires de l'avortement mettent le feu à des cliniques, menacent de mort les militantes de la liberté de choix et répliquent au Dr Morgentaler à coups de ciseaux de jardin! Dans l'Iran de Khomeiny, la valeur légale d'une femme vient d'être établie à la moitié de celle d'un homme...

Beaucoup d'hommes reconnaissent généralement la nécessité révolutionnaire du mouvement féministe devant le rappel immédiat de tels faits et statistiques. Mais, images en miroir de ces «p'tites filles de Shawinigan» qui tirent vanité à déclarer le féminisme dépassé parce qu'elles ont individuellement réussi, la plupart d'entre eux refuseront, avec Marcel Adam et

Georges-Hébert Germain, d'être vus personnellement comme les «symboles» d'un sexe mâle de tout temps oppresseur ou comme les complices de tous les violeurs et batteurs de femmes du monde. Car ce sont dans les tentatives de culpabilisation générale que ses critiques masculins croient déceler d'abord les abus du féminisme.

Leur plaidoyer serait toutefois plus convaincant s'ils avaient trouvé dans le passé et s'ils trouvaient encore aujourd'hui des accents indignés pour dénoncer autant les excès de l'oppression exercée sur les femmes que ceux auxquels donnerait lieu leur émancipation. Le sentiment très vif que chacun d'eux éprouve d'une injustice personnelle commise à son endroit par les féministes semble, d'autre part, rendre ces hommes insensibles au caractère tout aussi personnel pour les femmes de la frustration par ailleurs beaucoup plus profonde qui leur est imposée quotidiennement. Exaspérés d'être considérés comme des «symboles», ces messieurs oublient que non seulement leurs compagnes ont elles aussi été ainsi traitées (et traitées séculairement), mais que cette dévalorisation s'est reflétée *dans des structures* mentales et sociales qui avaient pour effet de désavantager le «sexe faible» à leur profit. A leur profit souvent personnel.

Sans même qu'il soit besoin d'intention discriminatoire de la part des hommes impliqués, le phénomène est par exemple bien connu d'un endo-recrutement généralisé qui entretient le cercle vicieux de la hiérarchisation des sexes par l'embauche de candidats masculins professant le même système de valeurs qu'eux. Système de valeurs imposé par ailleurs comme universel à grand renfort de preuves «scientifiques».

Bien qu'inconscients de cette distorsion pourtant fondamentale, il est des chercheurs qui continuent d'éliminer les sujets d'observation féminins parce que «faussant les résultats» de leurs expériences; émule de Piaget, Kohlberg a pu étendre à l'humanité entière des conclusions auxquelles il en était arrivé après

vingt ans d'étude sur les étapes du développement moral de l'enfant... à partir d'un échantillon de 84 garçons. Et l'histoire n'a-t-elle pas elle-même longtemps connu de héros que parmi les «grands hommes»?

A quelles extrémités le fait d'être ainsi traités systématiquement comme quantité négligeable ne porterait-il pas ces intellectuels que la simple abstraction faite une seule fois de leur présence par une féministe, vraiment radicale celle-là, pousse aux pires violences verbales!

Trop souvent plus sensibles au réductionnisme dont ils sont parfois victimes qu'à celui qu'eux-mêmes ou les structures qui jouent en leur faveur font peser sur les femmes, des hommes perdent encore de leur crédibilité en se disant en principe partisans de l'égalité des sexes pour ensuite trouver toujours inacceptables les mesures concrètes qui la rendraient possible. «Je ne ferai pas *votre job* en lavant les couches du bébé», déclare à deux féministes «modérées» de sa classe un cégépien qui les encourage parallèlement à faire carrière...

Un peu comme ces anglophones qui s'accommoderaient bien d'un Québec français à la condition qu'il fût bilingue, il faut voir l'empressement que mettent certains nationalistes du cru à remiser la notion de droits collectifs qu'ils venaient d'invoquer au profit des francophones, pour s'inquiéter soudain de la liberté des individus que menaceraient maintenant les programmes féministes d'action positive.

Manque de conviction dans l'action donc, parfois jusqu'à une totale insensibilité. Comparant l'influence «inhibante» du féminisme à celle du mouvement américain des droits civils, Marcel Adam écrit:

Quand la marmite a sauté, les Noirs n'ont pas été «parlables» durant une quinzaine d'années. Une fois réalisée la prise de conscience et du problème et de la nécessité de le résoudre, apparurent les leaders noirs modérés, réalistes, capables d'autocritique et de dialogue avec les représentants du pouvoir blanc.

Deux cent cinquante ans d'esclavage suivis d'un siècle de ségrégation, et ce sont les Noirs qui ne sont pas «parlables»? Et cette «prise de conscience» a été réalisée grâce à qui, au fait, si ce n'est aux apôtres de la non-violence à la Luther King que de blancs partisans du «dialogue» accueillirent avec des matraques, des boyaux d'arrosage et des bergers allemands! Qu'ont obtenu enfin les leaders «modérés» d'aujourd'hui, si ce n'est un recul du revenu proportionnel des Noirs au niveau de... 1960!

Quelques semaines plus tard, dans un autre texte sur la campagne du leadership libéral, Marcel Adam proposera en exemple aux hommes l'«humilité» (*sic*) d'une Iona Campagnolo capable d'admettre publiquement ne pas détenir suffisamment de diplômes pour aspirer à la direction de son parti. Déplorant la nécessité pour les femmes de déployer des efforts supérieurs à ceux de leurs confrères pour occuper la même fonction politique, le chroniqueur de *La Presse* terminera en souhaitant un changement «radical» des choses. Pour opérer ce changement radical, songe-t-il à des méthodes du même ordre? Les dieux l'en gardent: l'auteur préfère attendre l'avènement... d'un «surplus de civilisation». Le journaliste de *La Presse* ayant conclu son précédent article sur le féminisme en décrétant l'existence de caractères prédéterminés «sur lesquels la volonté des hommes et des femmes *n'a pas de prise*», l'attente risque d'être longue.

Les définitions (?) du féminisme radical que proposent ses contempteurs semblent donc aussi indifférenciées et globalisantes que les critiques qu'adresseraient aux hommes ses insaisissables représentantes. A moins, ultime glissement sémantique, que ne soit tout simplement attribué aux chercheuses et aux militantes qui le dénoncent, le radicalisme même d'une oppression dont les manifestations peuvent être parfois aussi spectaculaires qu'elles sont généralement quotidiennes. L'auteure de ces lignes a déjà été accusée de mentir carrément, en plus de «cracher son venin», pour avoir rapporté l'acquiescement résigné d'Augustin et de l'angélique Thomas

d'Aquin à la prostitution.

Le messenger étant éclaboussé par son message, il est ensuite facile, pour maintenir le *statu quo* entre les sexes, de postuler comme aussi aliénants l'un que l'autre à la fois le mouvement d'émancipation des femmes et l'oppression qui y avait donné naissance. Ainsi la confusion est-elle entretenue de plus en plus entre féminisme radical et féminisme tout court. Déjà apparente chez René Homier-Roy, cette tendance se manifeste aussi chez un Pierre Gravel qui, coiffant son article du titre «Une mère moderne... entre la tradition et le féminisme», pose implicitement ce dernier en extrême.

En fin de compte, ce n'est pas tant contre les féministes radicales qu'on en a; on tient plutôt des femmes pour radicales justement parce qu'elles sont féministes.